



**HAL**  
open science

**AVIGNON 2013 : LE FLOW OU LE CORPS  
DÉBORDANT dans la pièce Et si je les tuais tous  
Madame d'Aristide Tarnagda**

Isabelle Elizéon

► **To cite this version:**

Isabelle Elizéon. AVIGNON 2013 : LE FLOW OU LE CORPS DÉBORDANT dans la pièce Et si je les tuais tous Madame d'Aristide Tarnagda. Revue Africultures, 2013, Homosexualités en Afrique, 2013/6 - n°96, pp.262-265. hal-01469804

**HAL Id: hal-01469804**

**<https://hal.science/hal-01469804>**

Submitted on 16 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## AVIGNON 2013 : LE *FLOW* OU LE CORPS DÉBORDANT

### dans la pièce *Et si je les tuais tous Madame* d'Aristide Tarnagda

Isabelle Elizéon

ARISTIDE TARNAGDA A ÉCRIT LA PIÈCE *ET SI JE LES TUAIS TOUS MADAME*, DANS SA PREMIÈRE VERSION, LORS D'UNE RÉSIDENCE DE CRÉATION À QUÉBEC SUR UNE INVITATION DU CEAD (CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES), EN JUIN 2011. LE TEXTE A ÉTÉ MONTÉ ENSUITE EN 2012 À LA 7ÈME ÉDITION DES RÉCRÉATRALES, À OUAGADOUGOU, BURKINA FASO.

CETTE PIÈCE A ÉTÉ PRÉSENTÉE CETTE ANNÉE DANS LE IN DU FESTIVAL D'AVIGNON, À LA CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS DU 23 AU 26 JUILLET 2013, DANS UNE MISE EN SCÈNE DE L'AUTEUR. EN OCTOBRE 2013, LA PIÈCE SERA ÉDITÉE AUX ÉDITIONS LANSMAN.

AU LOIN LE PAYS SONNAIT. DANS L'ÉCLAIRCIE LABOURÉE  
 ENTRE LES HAUTS PLIS D'ARBRES INCONNAISSABLES  
 CE BRUIT, BRONZE BATTU, TOMBAIT EN HERBE  
 NOUS ÉTIIONS DEUX, PEUPLE DE NUIT ET PEUPLE DE CLAIRIÈRE  
 PAYS D'AVANT  
 QUE NOUS NE SAVIONS PAS ÊTRE L'AVANT  
 TOUT AUTANT QUE L'ERRANT NE CONNAÎT LA RIVIÈRE QUI LA  
 LE DÉCHIRE D'UNE EAU COMME RONCE

PAYS RÊVÉ, PAYS RÉEL - EDOUARD GLISSANT

Une rue, un feu rouge. Une femme dans sa voiture attend le feu vert. Un homme est sur le trottoir avec un sac à dos. C'est Lamine. Lamine s'approche de la dame. Un homme à un feu rouge qui demande quelque chose à une femme dans sa voiture. Il pose la première question. Il en posera tout au long de la pièce. Une première question à laquelle la dame ne peut répondre, et ne répondra jamais. Seul Lamine fera les questions et les réponses, et passera d'une voix à l'autre, d'un corps à l'autre, traversé par les personnes qui hantent sa propre histoire. Une minute, quelques secondes, pas plus pour demander et avoir l'espoir d'une réponse. Lamine se dit qu'il ne doit pas s'embarrasser de fioritures. Il doit foncer, direct.

Lamine parle :

*"...je me suis dit "fonce sans regarder" "derrière-devant", fonce mon petit, fonce pour le petit, quitte ce trou à rat de pays et fonce, fonce sans tergiverser, fonce n'importe où, fonce pour le petit..."*

Lamine n'a plus le temps. Il est pris en étau entre ce feu rouge et sa condition d'exilé, de déraciné. Il est à la fois dans cette urgence et dans un temps arrêté comme le suggère le temps de ce feu rouge, interstice temporel minuscule dans lequel tout va se jouer.

Aristide Tarnagda dit d'ailleurs dans un entretien donné le 27 juin 2013 pour le journal La Terrasse : *"[...] Nous cherchons l'urgence dans le temps suspendu, pour embarquer le spectateur dans le vertige de cette parole."*

Lamine interpelle donc, et monologue, soliloque, vitupère et dialogue tout en même temps avec cette femme mais aussi et surtout avec ses propres fantômes. Il supplie cette femme dans la voiture qui appartient à un autre monde que lui, qui est peut-être riche, qui a peut-être un sac Vuitton et une carte de crédit. Qui représente l'Autre. Cette Autre aurait-elle la réponse ? A-t-elle seulement une voix pour lui répondre ? Lamine interpelle cette femme "sans corps, ni voix" que l'on peut ainsi considérer comme une présence fantomatique tant elle est désincarnée. Et Lamine convoque dans le même temps d'autres fantômes, ces personnes restées là-bas, et qui ont construit et rempli sa vie d'avant : sa terre, ses parents, son ami, cette fille a qui il a laissé un enfant dans le ventre, cet enfant à naître. Et cette question qui revient sans cesse dans toute cette *parole-fleuve* qui s'échappe de lui : Lamine doit-il retourner chez lui ? Que doit-il faire ? Où se trouve désormais son monde ? Et où se trouve-t-il lui ?

La parole s'échappe du corps comme un flot ininterrompu et se déverse dans le vide et le silence de l'Autre, cette *Madame* que nous n'entendrons pas. Une minute, quelques secondes pour dire. Une minute concentrée à se confronter au silence et au vide. Le corps de Lamine se retrouve ainsi avec un trop plein d'histoires et de questions, et sans l'ancrage qui pourrait lui éviter d'être emporté. Il tangué dans cette parole liquide qui se cogne dans son corps comme dans une caisse de résonance puis jaillit à l'extérieur. Le flot envahit le trottoir et rebondit contre le silence (et l'absence) alentour. Ce flot qui déborde revient ainsi vers son locuteur, telle une vague furieuse et l'oblige à continuer, à parler, déverser, déverser encore. Lamine se nourrit et se noie en même temps dans sa propre histoire, dans ses questions sans réponse.

La fille enceinte que Lamine a laissée au pays :

*"Tu rentres quand ? As-tu eu l'argent ? Tu m'as oubliée ? Et lui ? Lui que tu as foutu dans mon ventre avant de te barrer ? Où est mon papa maman ?"*

Lamine n'a plus que des questions. Alors il déverse son désespoir sur tout l'espace du trottoir, dans la voiture de la dame, dans nos oreilles, et ce désespoir se dilate en souvenirs au rythme de la pluie d'août du ciel de là-bas.

*"La pisse des anges, c'est comme ça que tu disais, tu disais que l'eau du ciel c'est de la pisse des anges qui se cachaient pour boire quand Dieu était très fatigué et qu'il dormait."*

Ce flot de paroles ininterrompues se transforme par sa densité, son rythme, ses sonorités en un véritable *flow*, *F-L-O-W*, tel que l'on

nomme la cadence, le rythme, la prosodie des chanteurs de rap mais aussi des slameurs. Dans la pièce de Tarnagda, ce flux de paroles ne semble pas contenu dans un rythme préétabli mais plutôt dans une recherche harmonique qui porte sur le texte même. Comment faire bouger et vibrer ces mots ? La musique tend à sourdre de ces derniers, de leur sonorité, de leur succession, de leur répétition, de leur rythme, de leur intonation. Mais aussi de la langue, des voix et des corps qui sont impliqués dans l'interprétation. Interprétation dans la mise en scène de Tarnagda où les comédiens-musiciens sur le plateau prêtent leur corps, leur voix et leur chant à Lamine et à ses fantômes. Comme un long chant de désespoir.

*"Chante, Chante, Chante Robert, Chante-moi cette chanson certainement mélodieuse que je n'ai jamais entendue dans cette rivière pleine de pisse d'ange."*

Le *flow* est ainsi présent dans la structure du texte et se retrouve amplifié dans la structure de la mise en scène de Tarnagda qui utilise les corps et les voix des comédiens-musiciens comme autant de caisses de résonance. La musique et le chant du groupe Faso Kombat (mélant Rap et musique traditionnelle) se fondent en un jeu choral avec le texte dramatique comme autant de paroles et de sons accompagnant la voix de Lamine et de ses fantômes.

Le corps et l'esprit de Lamine flottent entre deux mondes, entre deux eaux pourrait-on dire. Les eaux de la pluie d'août de son pays, les souvenirs de là-bas, les attentes et les désirs de ceux qui sont restés, et l'attendent. Et les eaux de l'oubli, ici, dans ce silence, dans ce vide acoustique d'un monde dans lequel il ne peut entrer. Les histoires de Lamine se cognent en lui, se bousculent, résonnent, battent la mesure, s'emportent et finissent par jaillir comme un fleuve trop longtemps contenu. Alors ce *flow* ne peut être que violent et dévastateur. Il déborde.

*"Le feu rouge agonise Elle aussi Lui aussi Pique le sac à la dame Non Robert Si Lamine Non Robert Si Lamine Non Robert Déconne pas Lamine Non Robert Le sac putain !"*

Toute cette matière vivante s'échappe pour entrer en contact avec le monde alentour. Le flot n'est plus endigué et Tarnagda et ses comédiens-musiciens donnent corps à ce *flow* en s'employant à le faire circuler, rouler, rebondir. Ce flux est si fort, urgent, désespéré que l'on ne peut entendre que lui, reléguant l'Autre, la femme dans sa voiture, au silence. La mise en relation ne se fait donc pas. Lamine reste seul, noyé dans ce flot d'histoires qui lui appartient et qu'il ne peut transmettre.

La *parole-fleuve* de Lamine et la musique de Faso Kombat se donnent mutuellement la mesure et lancent leur chant pour accompagner le désespoir et la solitude de l'exil. Cette choralité et cette multiplicité d'histoires traversent le corps de Lamine et celui du spectateur/auditeur et se matérialisent sur le plateau au travers des comédiens-musiciens (Lamine Diarra, Hamidou Bonssa, David Malgoubri et Saïf Ouedraogo). Lamine et ses fantômes se réincarnent ainsi dans quatre corps, quatre voix qui, s'accouplant et se confrontant tout à la fois, font entendre à plusieurs moments une sorte de joute oratoire.

*"Et si j'étais mort Tu n'es pas mort Qu'elle fasse comme si Tu ne l'es pas Je le suis Tu ne l'es pas Je te dis que je le suis ! Qu'est-ce qu'un homme hors de chez lui ? Hors du cœur, du sexe de sa femme ? Hors des rires, des pleurs de son enfant ? Qu'est-ce qu'un homme sans ami pour lui dire "fais pas ci, fais ça"?"*

Et Lamine de demander à la femme dans la voiture : *Que feriez-vous si l'espoir n'était qu'Absence ?* Lamine sait qu'il n'y aura pas de réponse. Lamine sait que le temps restera suspendu à jamais pour lui. Et plus que quelques secondes avant que le feu rouge ne disparaisse, avant que ne résonnent les klaxons stridents des voitures, les insultes qui fusent... et les sirènes. La parole de Lamine va disparaître et disparaît déjà laissant la place au tumulte du monde alentour.

*"Qu'est-ce que vous faites madame, restez dans votre voiture, restez dans votre voiture je vous dis, il reste quelques secondes au feu rouge, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais... n'ayez pas peur..."*

C'est l'explosion d'un coup de feu qui clôturera la pièce, sans que l'on sache vraiment si la balle était destinée à la femme dans la voiture ou à Lamine lui-même. Pour endiguer l'errance et le flot.

*Isabelle Elizéon*

Cette intervention a été lue durant l'université d'été "Corps musical, envol et choralité sur les scènes contemporaines d'Afrique et des diasporas" (cf. [\[La bande dessinée en Afrique, un siècle d'histoire\]](#)) qui s'est tenue le 22 juillet au Théâtre des Outre-mers en Avignon (TOMA), Chapelle du Verbe incarné, organisé sous la direction de Sylvie Chalaye par le Laboratoire Séféa/IRET de la Sorbonne nouvelle, en partenariat avec Africultures, dont toutes les contributions sont réunies en un zoom [\[ à lire ici \]](#).

Cette intervention a été lue durant l'université d'été "Corps musical, envol et choralité sur les scènes contemporaines d'Afrique et des diasporas" (cf. [\[La bande dessinée en Afrique, un siècle d'histoire\]](#)) qui s'est tenue le 22 juillet au Théâtre des Outre-mers en Avignon (TOMA), Chapelle du Verbe incarné, organisé sous la direction de Sylvie Chalaye par le Laboratoire Séféa/IRET de la Sorbonne nouvelle, en partenariat avec Africultures, dont toutes les contributions sont réunies en un zoom [\[ à lire ici \]](#).

J'aime

Une personne aime ça.